

VOYAGE

DE M. OTTO DE KOTZEBUE,

AUTOUR DU MONDE (1815 A 1818).

L'HEUREUX succès de la première expédition des Russes autour du monde, fit naître naturellement le désir d'en entreprendre une nouvelle. Diverses circonstances ne permirent pas de s'en occuper aussitôt qu'on l'aurait désiré. Enfin la paix ayant étendu ses bienfaits sur toute l'Europe, la Russie s'occupa de nouveau de faire flotter son pavillon dans les mers qui ne l'avaient encore vu qu'une fois. Mais ce fut un particulier qui se chargea de faire exécuter ce voyage. Possesseur d'une grande fortune, M. le comte de Romanzov, chancelier de l'empire, crut ne pouvoir employer ses richesses à un meilleur usage, qu'en contribuant aux progrès de la géographie. Il arma le brig de *Rurick* du port de 180 tonneaux. Le commandement en fut confié à M. Otto de Kotzebue, officier de la marine royale, il avait pour lieutenans MM. Chich-

marev et Zakharin qui servaient dans le même corps; l'équipage était composé de vingt-trois hommes d'élite. MM. Escholz, médecin, Chamisso et Wormskiöld, naturalistes, Choris, dessinateur, accompagnaient l'expédition.

Le but du voyage était de reconnaître diverses îles du grand Océan, qui depuis leur découverte n'avaient pas été examinées, et d'explorer la côte de l'Amérique au sud et au nord, du détroit de Béring, pour chercher un bras de mer communiquant avec la mer de Baffin, ou conduisant à un des fleuves de ce continent qui se jettent dans la mer Glaciale.

Le *Rurick* fit voile de Cronstadt le 30 juillet 1815. Le 7 septembre il mouilla dans la rade Plymouth, et le 12 décembre devant Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Le voisinage du cap Horn fut annoncé par de violentes bourrasques; on le doubla le 22 janvier 1816, et le 15 février on laissa tomber l'ancre dans la baie de la Conception, sur la côte du Chili. Les Espagnols étaient extrêmement surpris de voir arriver chez eux un navire russe. Après trois semaines de séjour, M. de Kotzebue remit à la voile.

Le 28 mars le *Rurick* se trouvait en vue de l'île de Pâques. « Nous étant approchés de la baie de Cook, dit M. de Kotzebue, nous vîmes deux canots, montés chacun par deux insulaires, s'avancer

vers nous. Je ne doutais pas qu'ayant montré la plus grande confiance à La Pérouse, ils n'en usassent de même envers nous. Je me trompais, ils s'arrêtèrent à une portée de fusil, nous montrant des racines qu'ils semblaient nous offrir; mais rien ne put les engager à nous accoster. Leurs canots avaient de cinq à six pieds de long, sur un pied de large; ils n'ont pour les construire d'autre bois que celui que le courant de la mer leur amène des côtes de l'Amérique.

Les Russes ayant voulu aller à terre, les insulaires qui virent leurs deux canots approcher, couvrirent la plage en criant de toutes leurs forces, et firent les contorsions les plus extraordinaires. Ils étaient en si grand nombre que l'on ne put débarquer, et l'on s'éloigna de la côte; alors des centaines de ces sauvages se jetant à la mer, vinrent nager autour des canots, et offrirent des bananes et des cannes à sucre en échange de vieux morceaux de fer; ils faisaient un vacarme insupportable, tous parlant à la fois avec une vivacité incroyable. Cependant ceux qui étaient restés sur le rivage, s'amusèrent à jeter des pierres aux Russes. Quelques coups de fusil tirés en l'air, dissipèrent la foule, et l'on put mettre pied à terre; alors les insulaires se rassemblèrent de nouveau, ils s'étaient barbouillés le visage de blanc, de rouge et de noir; ils recom-

mencèrent leurs contorsions et leurs cris. Pour les écarter on leur jeta des couteaux, tout-à-coup on fut assailli d'une nouvelle volée de pierres. On fit feu, et le capitaine débarqua. Il se hâta d'aller examiner les statues décrites par Cook et La Pérouse; il ne trouva qu'un monceau de ruines entassées près d'un piédestal encore entier. La conduite méfiante des insulaires fit soupçonner qu'ils les avaient détruites par suite d'une querelle avec des Européens. On fut frappé aussi de n'avoir pas vu une seule femme, tandis que d'autres navigateurs se sont plaints de leurs importunités. On supposa donc que les insulaires avaient récemment été victimes de quelque acte de cruauté.

Il était évident qu'ils ne voulaient pas permettre de pénétrer chez eux, on leur donna encore quelques morceaux de fer, et l'on se hâta de s'éloigner de la côte; lorsque les canots partirent, ils les accompagnèrent à coups de pierres. La conduite hostile de ce peuple qui avait si bien reçu Cook et La Pérouse, étonna beaucoup les Russes; ils en eurent l'explication quelque temps après par un Anglais qu'ils rencontrèrent aux îles Sandwich. Il leur raconta que le capitaine d'une goëlette américaine étant allé en 1805 à une des îles Juan Fernandès pour y faire la pêche des phoques, et n'ayant pas assez de monde pour suivre cette opération, exécuta le projet atroce

d'enlever de l'île de Pâques douze hommes et dix femmes qu'il comptait employer comme ses esclaves. Ces malheureux avaient été tenus aux fers pendant les trois premiers jours; lorsque la goëlette eut perdu de vue l'île de Pâques, on les leur ôta. Le premier usage que les hommes firent de leur liberté, fut de se jeter tous à la mer. Il fallut employer la force pour empêcher les femmes de les suivre. Le capitaine mit aussitôt en travers, dans l'espoir que les fuyards reviendraient à bord lorsqu'ils ne pourraient plus nager; mais ces infortunés se flattaient sans doute de l'idée de regagner à la nage leur île natale, quoiqu'ils en fussent éloignés de trois jours de route; et en tout cas préféraient la mort à l'esclavage. Le capitaine ne les voyant pas revenir, dépêcha un canot à leur poursuite; il fut impossible de les rattraper, parce qu'ils plongeaient au moment où l'on s'approchait d'eux. Il n'est malheureusement que trop vraisemblable qu'ils périrent tous.

D'autres navires qui avaient ensuite essayé d'aborder l'île de Pâques, avaient été aussi mal reçus que les Russes, défiance bien naturelle; mais le monstre qui en est la cause a échappé au juste châtement qu'il méritait!

Le 16 avril, on eut connaissance d'une terre, c'était une île avec une lagune dans son intérieur; elle était boisée, les brisans empêchèrent

d'en approcher; on n'y vit pas d'habitans; elle est située par $14^{\circ} 50'$ sud, et $138^{\circ} 47'$ ouest. On ne savait si c'était l'île des Chiens de Le Maire et Schouten; elle fut nommée île *Douteuse*.

Le 19 on découvrit une autre île longue de trois milles, elle n'avait pas de lagune, on y aperçut des cocotiers. On ne put y débarquer qu'à l'aide d'un radeau. On suivit des sentiers fréquentés; on trouva des cabanes vides; on ne rencontra pas un seul habitant. On supposa que ceux des îles voisines y venaient quelquefois pour pêcher, car on y vit des filets suspendus sur des perches. Le nom d'île *Romanzov* fut donné à cette terre nouvelle. Elle est par $4^{\circ} 57'$ sud, et $144^{\circ} 28'$ ouest. Le 22 une autre qui avait une lagune dans le centre fut nommée île *Spiridow*; elle était à 16' plus au nord, et 31' plus à l'ouest que la précédente. Le 28, on eut connaissance de plusieurs îlots de corail, liés ensemble par des récifs, et se prolongeant dans le sud-ouest à perte de vue; au sud-est, l'on avait les îles Palisser de Cook. On jugea les premiers inhabités, ils furent nommés *chatne du Rurick*. Le milieu est par $15^{\circ} 21'$ sud et $146^{\circ} 20'$ ouest; un autre groupe situé par 15° sud, et $148^{\circ} 41'$ ouest, reçut le nom d'îles *Krusenstern*. Le beau temps avait heureusement favorisé la navigation au milieu du labyrinthe d'îles qui a coûté la

vie à tant de marins, et que Le Maire et Schouten nommèrent avec raison Archipel de la mer mauvaise.

Le 30 avril on aperçut les îles de Lady Penrhyn, formant, comme les autres îles de corail, un cercle d'îlots liés les uns aux autres par des récifs de corail, et renfermant une lagune dans leur centre. On avait supposé qu'elles étaient inhabitées, on fut donc agréablement surpris en voyant s'élever de différens endroits des colonnes de fumée. A l'aide des télescopes, on distingua des hommes sur le rivage. Le lendemain le *Rurick* s'en étant rapproché à la distance de deux milles, « plusieurs pirogues, dit M. de Kotzebue, se détachèrent de terre et s'avancèrent vers nous, quelques-unes allaient à la voile, chacune portait une quinzaine d'hommes, au milieu se tenait un vieillard qui probablement commandait aux rameurs, et qui avait à la main gauche une branche de cocotier en signe de paix. Lorsque les insulaires furent à une distance d'une centaine de pieds du brig, ils s'arrêtèrent, et entonnèrent un chant d'un ton lamentable; puis ils s'approchèrent tout-à-fait sans témoigner la moindre crainte, mais sans vouloir monter à bord. Ils n'avaient pour toutes provisions à nous offrir que des cocos qui n'étaient pas mûrs. Je permis à mon monde d'acheter des ustensiles et des

armes. Le commerce d'échange devint très-actif, les Indiens prenaient en échange de vieux fers et des clous. Le *Rurick* était entouré de vingt-six pirogues; on les força de se tenir d'un seul côté, parce que mon équipage n'était pas assez fort pour défendre le vaisseau contre trois cents sauvages avides.

« Les échanges avaient lieu par le moyen d'une corde à laquelle ils attachaient leurs marchandises sans la moindre défiance, et attendaient patiemment ce qu'on leur envoyait en retour. Un des chefs ayant grimpé assez haut le long du bord pour voir par dessus le gaillard, fut tiré par les jambes par ses compagnons; rentré dans sa pirogue, ils l'entourèrent, et faisant beaucoup de gestes, il leur raconta les merveilles qu'il avait vues, ainsi que les présens que nous lui avions faits pour le récompenser de son courage.

« Les insulaires finirent par s'enhardir peu à peu, ils volèrent tout ce qui était à leur portée, sans s'embarasser de nos représentations, et allèrent même jusqu'à nous menacer. Un coup de fusil tiré en l'air produisit l'effet désiré; tous les sauvages se jetèrent à la mer, où ils restèrent plongés assez long-temps, de sorte que le plus profond silence succéda tout-à-coup à leurs cris; il semblait que l'océan les eût tous engloutis. Enfin, ils reparurent les uns après les autres,

l'effroi peint sur leur visage, et regardant de tous côtés pour voir quel dégât le bruit avait produit. S'étant aperçus qu'il n'avait fait de mal à personne, ils rentrèrent dans leurs pirogues, et se conduisirent avec plus de retenue.

« Ces hommes sont grands et robustes comme les Marquésans ; ils ont le teint plus foncé ; ils ne se tatouent pas ; ils se font sur le dos et sur la poitrine de longues raies rouges qui, avec leurs cheveux pendant en nattes, leur donnent un air vraiment effrayant. Quelques-uns portent autour du corps une sorte de ceinture grossière, les autres sont entièrement nus. Ils laissent pousser leurs ongles très-longs ; c'est peut-être un ornement des chefs. Ils comprirent plusieurs mots de la langue taïtienne qu'on leur adressa. Leurs pirogues sont mal faites. J'aurais bien voulu débarquer, la faiblesse de mon équipage m'en empêcha. Je n'aperçus pas de maisons, mais je découvris un mur construit en pierres.

« Nous fûmes assaillis par un orage, accompagné de tonnerre, à l'instant où nous allions quitter ces îles. Les sauvages, loin d'être épouvantés du bruit, tâchaient de détacher les clous de notre vaisseau contre lequel ils avaient attaché leurs pirogues, et faisant en même temps un tel vacarme que l'on ne pouvait entendre le commandement. Pour m'en débarrasser, je mis toutes les voiles

déhors ; la vivacité des mouvemens du vaisseau qui fit chavirer plusieurs de leurs pirogues, les força de nous quitter, mais ils nous suivirent pendant long-temps, en nous montrant par leurs signes qu'ils désiraient nous voir revenir. La population nombreuse de ces îles, le caractère hardi des sauvages, et leurs armes diverses, prouvent qu'il doit y avoir dans leur voisinage un autre groupe, avec lequel ils sont fréquemment en guerre. La latitude de ce petit archipel fut déterminée à $9^{\circ} 1'$ sud, et sa longitude à $157^{\circ} 34'$.

Le 21 mai on découvrit plusieurs îles qui ressemblaient à la chaîne du Rurick, et offraient de beaux bosquets de cocotiers. Une grande pirogue s'étant détachée de la côte et avancée à la voile vers le *Rurick*, il mit en travers. La pirogue arrivée à cinq cents pieds de distance du bâtiment s'arrêta, elle portait neuf insulaires qui montraient aux Russes des fruits, et les invitaient par signes à les suivre à terre. Ils étaient tous sans armes, et paraissaient obéir au commandement de leur chef, assis, les jambes croisées sur des nattes de couleur ; ils avaient la tête ornée de fleurs et de coquillages. Ils regardaient le vaisseau d'un air étonné, indiquant du doigt les objets qui leur plaisaient le plus, et parlant très-haut : « Voyant l'inutilité de nos efforts pour les faire venir à bord, dit M. de Kotzebue, je fis

mettre un canot à la mer, et M. Chichmarev s'y embarqua, ainsi que quelques-uns des savans. La surprise des sauvages fut extrême quand ils virent le canot descendre le long du vaisseau; lorsqu'il s'approcha d'eux, ils parurent très-inquiets, cependant nos démonstrations amicales les rassurèrent, et ils acceptèrent nos présens. M. Chichmarev essaya de sauter dans leur pirogue, alors ils jetèrent dans la chaloupe un fruit de baquois, et une très-jolie natte, et s'éloignèrent précipitamment à force de rames. Il fut ensuite impossible de les décider à revenir; mais ils continuèrent à nous inviter par signes à venir à terre, ce qui ne se pouvait à cause des récifs de corail qui entourent cette île.

« Ces insulaires sont de couleur noire et d'une taille élancée; ils entrelacent de fleurs leurs cheveux noirs, et entourent leur cou et leurs oreilles d'une sorte de frange. Leur habillement consiste en deux nattes très-artistement teintes, qui leur descendent depuis la ceinture jusqu'au genou, l'une par devant, l'autre par derrière; leur figure exprimait la douceur. Ils manœuvrent leurs pirogues avec une adresse remarquable. Ce groupe fut nommé îles *Koutousov*.

L'on fit ensuite route au sud pour examiner un groupe voisin, séparé de l'autre par un canal long de trois milles et demi; le *Rurick* y passa

sans accident. Ce nouveau groupe parut inhabité. Le premier ne devait pas être très-peuplé, puisque l'on ne vit que deux pirogues, et que l'on n'aperçut qu'un petit nombre d'indigènes sur le rivage. Le second fut nommé île Souvarov. Le canal est situé par 11° 11' sud, et 190° 9' ouest.

Continuant ensuite la route au nord, l'on aperçut le 18 juin la côte du Kamtchatka couverte de neige et de glace; un télégraphe annonce aujourd'hui au gouverneur l'arrivée des vaisseaux. M. Zakharin, lieutenant du *Rurick*, et M. Wormskiöld, naturaliste, furent laissés à terre; le premier, parce que sa santé ne lui permettait pas de continuer le voyage; le second, parce qu'il voulait examiner les montagnes du pays. M. de Kotzebue renforça son équipage de six bons matelots et d'un Aléoute.

Le 15 juillet on remit en mer; le 20 on vit l'île Bering; le temps qui avait été constamment beau, devint brumeux, et fut accompagné d'une pluie fine. Le 26 on eut connaissance de l'île Saint-Laurent. On atterrit dans une petite baie à la côte sud-ouest, et l'on découvrit sur la côte des hommes et des tentes. « Je voulus, dit M. de Kotzebue, profiter de l'occasion de connaître une île qui n'avait pas encore été visitée. On n'osa pas mouiller dans cette baie ouverte, le *Rurick* resta donc sous voile. Je m'embarquai avec plusieurs

officiers dans deux canots, nous étions tous bien armés. A une petite distance de la côte, nous rencontrâmes un baïdar portant dix insulaires; ils s'approchèrent de nous sans crainte, criant et nous invitant par signes à les suivre à terre; ils agitaient des peaux de renards. On découvrit des armes cachées dans le fond de leur bateau, et l'on se tint sur ses gardes. Après nous avoir salués en passant plusieurs fois la main sur leur poitrine, ils se mirent à crier *tobacco*: je leur en donnai quelques feuilles qu'ils portèrent aussitôt à leur bouche; ils nous donnèrent en échange quelques-uns de leurs ustensiles. Je continuai ensuite ma route vers la terre; ceux qui s'y trouvaient en eurent l'air très-effrayé, car ils couraient de côté et d'autre, et probablement plusieurs femmes s'enfuirent vers les montagnes. Notre présence occasionait beaucoup de crainte et de confusion. Ayant débarqué vis-à-vis des tentes, les insulaires nous aidèrent obligeamment à tirer nos canots à terre. Ce lieu n'est probablement fréquenté que pendant l'été pour la pêche des baleines, des morsettes et des phoques, puisque nous ne vîmes d'autres habitations que des tentes faites de côtes de baleines, couvertes de peaux de phoques; les insulaires nous firent comprendre par signes que leurs demeures habituelles étaient derrière un cap à l'ouest. Ils nous invitèrent à y aller; un bateau

arriva bientôt, venant de ce côté; il s'y trouvait deux femmes mises comme des hommes, leur visage était affreusement tatoué; sous plusieurs rapports ces insulaires ressemblent aux naturels du Norton-Sound, sur la côte d'Amérique, que Cook a décrits. Notre Aléoute qui avait séjourné à la péninsule d'Aliaksa, nous dit que ces deux peuples se ressemblaient beaucoup. Ils sont de taille moyenne, et ont l'air robustes et bien portans; leurs vêtemens, faits de peaux, sont d'une malpropreté extrême. Nous leur vîmes plusieurs ustensiles européens en fer et en cuivre; tous étaient armés d'un long couteau, et portaient des colliers de verroterie bleus et blancs.

« Ayant appris que j'étais le chef, ils m'invitèrent à entrer dans leur tente; une peau sale fut étendue à terre; dès que j'y fus assis, tous vinrent l'un après l'autre m'embrasser en frottant leur nez contre le mien, et finirent leurs politesses en crachant dans leurs mains qu'ils passèrent plusieurs fois sur mon visage. Quelque désagréables que fussent pour moi ces démonstrations d'amitié, il fallut bien les supporter; pour les faire cesser je leur distribuai des feuilles de tabac, des couteaux et des ciseaux, j'en vins à bout. Une épreuve plus forte m'attendait: ils apportèrent une auge de bois, remplie de chair de baleine; malgré ma répugnance, j'en mangeai. Cette con-

descendance, jointe à mes présens, scella notre amitié. Mon hôte qui paraissait être le chef de la troupe, voulut me donner le spectacle d'une danse. Elle ressemblait à celle des habitans de toutes ces contrées boréales. Ce divertissement terminé, je m'apprêtais à faire une excursion dans l'intérieur de l'île; le brouillard me força de regagner le *Rurick*, au grand déplaisir des naturels qui nous promirent de venir nous voir à bord.

« Ils appellent le pays à l'est, c'est-à-dire l'Amérique, *Kiliakh*, et leur île *Tchiboki*; c'est l'île Clerke de Cook. Elle présente un aspect aussi triste qu'aride. L'œil ne découvre pas même un arbuste sur ses rochers grisâtres, dont les sommets sont couverts de neige; seulement quelques brins d'herbes se font jour çà et là à travers la mousse. Les indigènes ont pour armes des arcs, des flèches et des lances, dont probablement ils se servent plus pour la chasse que pour la guerre. La pointe de fer large et bien façonnée dont ils garnissent leur lance, leur vient, ainsi que d'autres ustensiles d'Europe, de leurs voisins les Tchouk-tchis. »

Le *Rurick* ayant remis à la voile, se dirigea au nord vers le détroit de Bering. Le 30 juillet on vit l'île King, puis à l'est le cap du Prince-de-Galles à l'extrémité occidentale de la côte d'Amérique; les îles de Grosdev, et même la côte d'Asie.

On rangea la côte d'Amérique d'assez près pour y découvrir des habitations, des échaffaudages en côtes de baleines, pour sécher le poisson, et des naturels qui regardaient le navire d'un air étonné. Le lendemain on descendit sur une île voisine de la côte; on entra dans des yourtes ou cabanes, on ne rencontra que des chiens. La baie derrière cette île reçut le nom de *Chichmarev*. On aperçut quelques baïdars de naturels; les uns montrèrent de la méfiance, d'autres des intentions hostiles, en décochant leurs flèches contre les canots.

On continua de faire route au nord-est dans la direction de la côte. Le 1^{er} août M. de Kotzebue se trouvant par 166° 24' de longitude ouest, et 66° 14' de latitude nord, reconnut que la côte tournait à l'est; « et bientôt, dit-il, nous aperçûmes l'entrée d'un grand bras de mer; nous perdimos de vue la côte que nous avions suivie jusqu'alors, tandis qu'au nord et à l'est nous distinguions une chaîne de hautes montagnes.

« Le vent ayant cessé tout-à-coup, on fut obligé de mouiller; la terre la plus proche se montrait au sud-est, le courant portait avec force de ce côté. Je crus avoir trouvé le passage du nord-est cherché depuis si long-temps. Afin d'avoir une idée de la direction de la côte, je fis mettre deux canots à la mer. La profondeur diminuait graduellement, à un demi mille du rivage.